

PROUESSES DE MILITAIRES FRANÇAIS

DANS L'EAU GLACÉE

Nous extrayons du livre de M. Guillaume Depping l'intéressant récit suivant. C'est une histoire des exercices du corps chez les anciens et chez les modernes, histoire qui fait partie de la collection bien connue, la *Bibliothèque des merveilles*, et qui, pour cette raison, porte le titre de : *Les merveilles de la force et de l'adresse*.

Dans cet ouvrage M. G. Depping s'est attaché à mettre en lumière les traits les plus remarquables d'adresse, d'agilité, de force, qui se sont produits par la suite des temps et chez les différents peuples.

DANS L'EAU GLACÉE

Au lendemain de la bataille d'Austerlitz, par conséquent le 3 décembre 1805, Napoléon était allé visiter différentes positions témoins d'un combat de la veille, s'arrêta sur les bords du fameux étang où plusieurs milliers de Russes s'étaient engouffrés et avaient cherché un refuge sur la glace, pensant y être en sûreté ; mais cette glace avait cédé sous le poids des hommes, des chevaux et des canons. En apercevant cette situation critique de l'armée ennemie, Napoléon avait fait avancer une batterie de sa garde, tirer à boulets sur la partie de la glace encore intacte, achevant ainsi la ruine de ceux qui survivaient.

Le matin donc, Napoléon était là, causant avec ses maréchaux autour d'un feu de bivouac quand on entendit une voix qui partait de l'étang et l'on aperçut à une certaine distance, étendu sur un glaçon isolé, un sous-officier russe, décoré, qui ne pouvait se mouvoir, ayant la cuisse traversée d'une balle.



Les deux nageurs atteignent enfin le rivage.

L'interprète de l'empereur traduisit les paroles du blessé qui implorait la clémence de Napoléon et demandait qu'on le sauvât.

Comment faire, comment parvenir jusqu'à lui ? Une première tentative échoua.

Avec plus de volonté que de discernement, quelques hommes de l'escorte et deux officiers d'état-major s'étaient jetés à l'eau, tout habillés ; s'aidant de deux gros troncs d'arbres qu'ils avaient enfourchés ; les arbres ayant fait la bascule, nos hommes avaient été précipités dans l'étang ; le froid avait figé sur eux leurs habits et plusieurs avaient failli périr.

« Mais, pour avoir la liberté de leurs mouvements, ils auraient dû se mettre nus, » s'exclama un jeune lieutenant, dont les paroles furent rapportées à

l'empereur, qui les trouva très justes est très sensées.

Piqué au jeu, le donneur d'avis, jeune vigoureux, très bon nageur, se sentant sous les yeux de Napoléon, n'hésita pas, se déshabilla et le voilà nageant vers le glaçon qui portait le blessé russe.

Ce lieutenant, de vingt-trois ans était Marcelin Marbot, plus tard général et baron, l'auteur de ces curieux mémoires qui ont été le grand succès de la librairie de l'an dernier.

L'ancienne et forte glace de la veille, brisée par les canons français, avait disparu de la surface de l'étang, mais le froid de la nuit en avait formé une nouvelle, épaisse de plusieurs lignes dont les aspérités très pointues égratignaient de façon fort peu agréable les bras, la poitrine, le cou du jeune lieutenant. Un autre officier d'artillerie avait suivi l'exemple de Marbot ; mais venant après lui il avait profité du sentier tracé par l'autre dans la glace nouvelle.

Et ici se place un trait d'un caractère bien français. « Il eut, raconte Marbot, la loyauté de me le faire observer, en demandant à passer à son tour le premier, ce que j'acceptais car j'étais déchiré cruellement. »

N'est-ce pas le même esprit chevaleresque qui inspirait le mot célèbre de la bataille de Fontenoy : « Monsieur les Anglais, tirez les premiers ! »

Enfin, on atteignit le glaçon mais on n'avait fait que le plus aisé. C'est le retour qui fut difficile et dangereux ; poussant l'énorme glaçon des mains et de la poitrine les deux nageurs étaient en sang, ils étaient en outre exténués.

Et puis ce glaçon énorme au départ, s'était amoindri sur la route ; entamé par d'autres glaces, fondu sur plusieurs points, il risquait fort de ne pas tenir jusqu'au bout. « Quand on approcha du rivage la partie sur laquelle le blessé était couché ne présentait plus qu'une table de quelques pieds de large, incapable de soutenir ce pauvre diable qui allait couler, lorsque mon camarade et moi, sentant enfin que nous avions pied sur le fond de l'étang, passâmes nos épaules sous la table de glace et la portâmes au rivage, d'où on nous lança des cordes que nous attachâmes autour du Russe et on le hissa enfin sur la berge. »

La seconde histoire que nous avons à conter est plus ancienne ; elle nous a frappé au cours d'une recherche à travers les *Mémoires du cardinal de Richelieu*. Elle fera l'objet d'un second article.

GUILLAUME DEPPING.

ICI ET LÀ

A mon ancien confrère Zéphir Verreau

Comment se fait-il que je pense à lui tout à coup ? Quelle liaison mystérieuse y a-t-il entre la pensée que j'avais, un moment auparavant, et celle qui m'occupe à présent ? Il y a deux secondes à peine je pensais... à quoi?... Je n'en sais rien.... J'ai ouvert ma malle, mes yeux sont tombés sur un petit cahier bleu, je l'ai ouvert, et voilà que tout à coup, ma pensée s'est envolée vers des horizons lointains. Mes souvenirs se pressent dans ma pensée et me rappellent avec vivacité différentes époques de notre vie de collège.

Il y a de cela quelques années à peine, nous étions douze, vivant et nous aimant en frères. Nul ne songeait à empiéter sur ses confrères. L'avis de l'un était presque toujours celui de tous. Mais dans un cercle si intime la vie était trop douce ; le souffle empesté du malheur devait bientôt ternir ces joies si pures....

Un jour, nous étions en philosophie, nous venions de fêter notre glorieuse patronne, Sainte-Catherine.

Une soirée dramatique et un magnifique banquet avaient terminé les réjouissances. Le lendemain, nous étions à nos devoirs comme par le passé, à l'exception d'un de nos confrères, malade, à l'infirmerie. Quelques jours se passent ainsi, jours d'angoisses pour nous, car il ne nous était pas permis de le voir, et de plus, on nous disait qu'il allait de mal en pis. Lui-même se sentant faiblir nous avait fait dire de prier pour lui, qu'il partirait bientôt. Enfin, arriva la fête de l'Immaculée Con-

ception, ou, comme il disait, la fête de sa bonne mère. A peine la cloche avait-elle sonné pour nous annoncer l'heure du réveil qu'une nouvelle doublement douloureuse nous fut annoncée : non-seulement notre jeune ami était mort pendant la nuit, mais même cinq pieds de terre recouvraient déjà son cadavre encore chaud, sans qu'aucun de nous eût pu lui dire un suprême adieu....

O vous, tous mes chers confrères, vous vous rappelez la douleur mortelle qui s'empara de nos cœurs, à cette nouvelle aussi terrible qu'imprévue. Et toi, pauvre ami, du haut du ciel où ta place était marquée d'avance, tu as vu la douleur de tes confrères, tu as entendu les prières ferventes qu'ils adressaient à Dieu pour toi. Jouis en paix du suprême bonheur que tu as su mériter.

X. VINCY.

VARIÉTÉS AMUSANTES

LES ARTS DIVINATOIRES

Classification des nez.—Nous avons divisé les êtres humains en deux catégories, ceux qui, vus de profils, avaient le nez en trompette (nez concave) et ceux qui avaient, au contraire, le nez convexe (nez aquilin).

On ne pourrait porter aucun jugement sur des données aussi générales. Voyons donc un moyen des plus simples de parfaire ces divisions.

En regardant le bout du nez (toujours de profil) et en cherchant s'il est rond ou pointu, votre classification sera déjà très complète. En effet.

Le nez concave à terminaison ronde rappelle vaguement le profil du bœuf et est caractéristique du calme, surtout si les

lèvres sont molles et épaisses.

Le nez concave à terminaison pointue rappelle vaguement le profil du chien, et est caractéristique de l'actif, du passionné, surtout avec des lèvres charnues et colorées.

Voilà pour le nez en trompette.

Le nez convexe à terminaison ronde caractérise le volontaire.

Les lèvres sont minces et la bouche droite (à trait de couteau). Profil d'aigle.

Le nez convexe, à terminaison pointue, caractérise le nerveux.

Les lèvres sont minces mais tombantes. Profil de perroquet.—PAPUS.

CARNET DE LA CUISINIÈRE

Pâte feuilletée.—Prenez livre de beurre pour livre de farine ; pétrissez votre pâte bien molle, en y ajoutant de l'eau froide ; applatissez-la avec le rouleau ; en feuilliez pas plus épaisse qu'une pièce de deux francs. Beurrez bien la superficie, et farinez-la ; vous la pliez en deux, la roulez de nouveau, et recommencez à beurrez et fariner autant de fois que vous voudrez donner de feuilletage à votre pâte. Le moins est trois.

Pommes de terre pour garniture.—Vous les choisissez petites et bien rondes ; pelez-les ; mettez-les cuire dans du jus gras ou maigre, et servez-en pour garnir tel plat auquel elles puissent convenir, ou pour mettre dans le corps de certaines volailles en guise de marrons, ou mêlées avec.

Quand on veut les mettre sous un gigot ou tout autre viande à la broche, on commence par les faire cuire dans l'eau, ou mieux, à l'étouffade, et on les place dans la lèche-frite pour leur faire prendre du goût et de la couleur.